

UAA2 - Exercice : légénder une photo de Marc Riboud ou de Raymond Depardon

Éléments pour une bonne légende (l'ordre des éléments est libre) :

- Faire voir ce à quoi être attentif dans la photo
- Identifier ce qu'il y a sur la photo/éventuellement très très brièvement résumer (ne pas tout expliciter : voir point suivant)
- Donner un élément de suspense... qui invite le lecteur à lire l'article pour en savoir davantage
- Créditer : nom du photographe, de l'agence photographique.

Exercice : imagine ce qui s'est passé et légende l'une des deux photos suivantes :



USA. Washington DC. 1967. An American young girl, Jan Rose KASMIR, confronts the American National Guard outside the Pentagon during the 1967 anti-Vietnam march. This march helped to turn public opinion against the US war in Vietnam. [/caption]

La légende officielle : USA. Washington DC. 1967. Une jeune fille américaine, Jan Rose KASMIR, affronte la Garde nationale américaine devant le Pentagone lors de la marche anti-Vietnam de 1967. Cette marche a contribué à retourner l'opinion publique contre la guerre américaine au Vietnam.

Photographe : Marc Riboud (agence Magum Photos)

[Cliquez pour le « Behind the image » sur le site de l'Agence](#)

« Le 21 octobre 1967, près de 100 000 personnes ont marché sur Washington, D.C., pour manifester pacifiquement autour des bâtiments du Pentagone afin de protester contre la guerre au Viêt Nam. Un photographe de l'agence Magnum, Marc Riboud, a alors documenté les événements. La dernière image qu'il a prise est celle de Jan Rose Kasmir, 17 ans, qui brandit une fleur de chrysanthème devant une rangée de soldats de la Garde nationale armés de baïonnettes.

Jan Rose Kasmir n'était pas consciente que la photo était prise à ce moment-là, mais l'image représente désormais la bravoure et le pouvoir de la protestation pacifique. S'adressant au Guardian en 2015, Jan Rose Kasmir a déclaré : "Ce n'est que lorsque j'ai vu l'impact de cette photographie que j'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas seulement d'une folie passagère - je défendais quelque chose d'important."

Marc Riboud s'est rendu à plusieurs reprises au Viêt Nam dans les années 1960, pour voir de ses propres yeux la guerre dont il avait entendu parler et dont il avait débattu dans la presse. "Il était difficile de ne pas éprouver de la sympathie pour ces Vietnamiens qui résistaient si courageusement aux bombardements incessants", dit-il, "et la sympathie aide à comprendre un pays, une personne, mieux que l'indifférence ou l'"objectivité" (qui est de toute façon une notion fallacieuse)".

Son travail de couverture des manifestations du Pentagone s'inscrit dans la continuité de cette ligne d'intérêt. Quelques images supplémentaires, prises le même jour, montrent ce que les manifestants ont dû voir lorsqu'ils se sont retrouvés face à une rangée de baïonnettes, et donnent une idée de l'ampleur de l'événement.

Riboud s'est souvenu de cet événement dans un essai sur sa carrière, publié en 1989 :

"Un jour d'octobre 1967, je me suis retrouvé à Washington, emporté par le courant d'une cause à l'époque simple et directe. Une foule immense et enthousiaste défilait pour la paix au Viêt Nam, tandis que le soleil d'un été indien inondait les rues de la ville. Des centaines de milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes, noirs et blancs, se rapprochaient avec défi du Pentagone, la citadelle de l'armée la plus puissante du monde et, pour un jour, la jeunesse américaine présentait un beau visage à l'Amérique. Je prenais des photos comme un fou et je n'avais plus de pellicule à la tombée de la nuit. La toute dernière photo était la meilleure. Encadrée dans mon viseur, elle représentait le symbole de cette jeunesse américaine : une fleur tenue devant une rangée de baïonnettes. La puissance de l'Amérique, ce jour-là, présentait à l'Amérique un visage triste". »

Traduit avec www.DeepL.com/Translator (version gratuite)



GERMANY. Berlin wall comes down. November 11th, 1989. A young man bridges the wall between East and West Berlin.

La légende officielle : ALLEMAGNE. Le mur de Berlin tombe. 11 novembre 1989. Un jeune homme franchit le mur qui sépare Berlin-Est de Berlin-Ouest.

Photographe : Raymond Depardon (Agence Magnum Photo)

[Cliquez pour le « Making the image » sur le site de l'Agence](#)

« Berlin, Allemagne, novembre 1989

"En 1961, alors que j'avais dix-neuf ans, on m'a envoyé à Berlin pour photographier Robert Kennedy. C'était à l'époque de la construction du mur de Berlin. J'ai donc fini par couvrir sa construction en 1961 et sa déconstruction en 1989.

Ces photos ont été prises à Berlin, sur la Potsdamer Platz, près de la porte de Brandebourg. Jean-Pierre Montagne, responsable du service photo du journal Libération, m'avait contacté pour m'annoncer la chute du mur. Il m'a demandé de me rendre immédiatement sur place pour couvrir l'événement. A l'époque, c'était un no man's land. Le mur est tombé dans la nuit du 9 novembre 1989, mais tous les photographes sont arrivés le 10 novembre. Les photos du jeune homme sur le mur ont été prises le 11 novembre. Le mur est tombé, mais pas complètement. Ses vestiges symboliques étaient encore là.

Comme vous pouvez le voir sur la planche contact, au milieu du rouleau, j'ai commencé à me concentrer sur le jeune homme sur le mur. C'était un punk de l'Ouest, et il a soudain crié très fort. C'est ainsi qu'il a attiré mon attention. Il a crié, j'ai pris mon Leica et j'ai photographié. La puissance de l'image est due à ce cri de rebelle. C'est un cri de liberté, de colère et de plaisir. Le cri symbolise la chute du mur à l'époque. La photo a fait la une du Financial Times et du Monde, mais il a fallu un certain temps avant qu'elle ne soit reconnue comme une bonne photo. Je pense qu'elle devient encore plus symbolique avec le temps.

Il y a toujours des photos que nous oublions, que nous n'apprécions pas ou qui nous déçoivent lorsque nous les voyons pour la première fois. Mais avec le temps, les photos se transforment. Elles prennent de la valeur, à la fois sentimentale et visuelle. J'aime être seule lorsque je regarde mes planches contact, car je suis souvent déçue lorsque je les regarde pour la première fois. Pour moi, c'est un moment intime que je n'aime pas partager. Mais au fil des années, on devient fier de ses vieilles planches contact. C'est un outil qui nous permet de lutter contre le temps. " »

La planche-contact du rouleau de pellicule, avec les autres photos prises à ce moment-là

:



GERMANY. The fall of the Berlin Wall. November

« Les planches contact, qui sont des tirages directs de séquences de négatifs, étaient, à l'époque pré-numérique, essentielles pour permettre aux photographes de voir ce qu'ils avaient capturé sur leurs rouleaux de pellicule. Elles constituaient un élément central des pratiques d'édition et d'indexation et révélaient en elles-mêmes les approches des photographes : les raffinements subtils du cadre, de l'éclairage et du sujet d'une photographie à l'autre, retraçant les progrès de l'auteur de l'image vers la composition finale qu'il considérait comme son meilleur travail. L'observation d'une planche contact a également un aspect voyeuriste : on peut retracer les mouvements du photographe dans le temps et l'espace, en suivant les moindres mouvements de l'œil de gauche à droite lorsque l'attention est attirée. C'est comme si l'on se trouvait à l'intérieur de leur tête, qu'on leur offrait une vue privilégiée à travers leurs yeux depuis la première rangée de leur cerveau.

Comme l'écrit Kristen Lubben dans son introduction au livre *Magnum Contact Sheets*, publié pour la première fois en 2011 par Thames and Hudson :

"Unique à l'approche de chaque photographe, le contact est un enregistrement de la façon dont une image a été construite. S'agit-il d'un montage ou d'une rencontre fortuite ? Le photographe a-t-il remarqué une scène prometteuse et l'a-t-il travaillée avec diligence pour parvenir à une image réussie, ou bien le fameux "moment décisif" a-t-il joué un rôle ? La planche contact, aujourd'hui rendue obsolète par la photographie numérique, incarne une grande partie de l'attrait de la photographie elle-même : le sens du déroulement du temps, une trace durable du mouvement dans l'espace, une authentification apparente des prétentions de la photographie à la représentation transparente de la réalité."

Vous pouvez lire d'autres articles de la série Magnum sur les planches contact et la réalisation d'images emblématiques ici.

Après avoir photographié la construction du mur de Berlin à l'âge de 19 ans, Raymond Depardon s'est retrouvé de nouveau dans la ville - en mission pour le journal *Libération* - pour couvrir la chute du mur, à la fin de l'année 1989. Il a réalisé l'image ci-dessus près de la porte de Brandebourg et, bien qu'elle ait fait la une du *Financial Times* et du *Monde* à l'époque, elle a, comme il l'explique ci-dessous, acquis une plus grande valeur au fil du temps. »